

**Aurons-nous, cette année,
des jouets de chez nous ?
Il nous faut des poupées
pour nos enfants.**
(Il nous faut aussi des enfants pour nos poupées.)

L'ŒUVRE

14, Rue Drouot

Téléphone : GUT. 02-71. BERG. 40-81
Après 9 heures : GUT. 76-83.

Directeur

GUSTAVE TÉRY

ABONNEMENTS

1 An	6 Mois	3 Mois	1 MOIS
18 fr.	9 fr.	4 fr. 50	1 fr. 50

On lit
dans le Temps :

SAGE-FEMME 1^{re} classe pens. soins **19, R. TRONCHET**
Cons. toute heure. Prix de guerre. 2^e étage (Madeleine.)

Reproduction
gratuite.

Courrier de Paris

LA MAUVAISE ÉCOLE

Je tiens à remercier « nos lecteurs à l'Œuvre », comme dit une heureuse formule de ce journal, et ceux dont les lettres viennent de m'apporter une chaude approbation du dernier « Courrier de Paris ». A propos d'une démarque auprès du ministre de l'intérieur, il était l'impression que m'avaient laissée les figures d'enfants à la sortie d'un cinéma, et s'intitulait, on s'en souvient peut-être : « La mauvaise École ». École trop souvent de cambriolage et d'apaches diverses, c'était surtout la mauvaise école des garçons. Mais, puisque les mères m'y encouragent et pensent à ces choses, même « en préparant elles-mêmes le déjeuner », il faut parler aussi de celle des filles.

A la maison, ah ! certes, on surveille leurs leçons, leurs regards, leur attention aux écoutés, et jusqu'à leurs silences. Que lis-tu ? Que fais-tu ? A quoi songes-tu ? Là, tout semble sauvegardé par les promesses seules d'une pudeur excessive et de certaine ignorance — d'ailleurs parfaitement impossible. Un trésor bien à l'abri, l'ange jaillissant gardé, le lis que rien ne doit ternir. En jeu, on le sait, c'est la sécurité de la famille, voire tout son honneur futur, et l'on va parfois jusqu'à les protéger même contre l'influence domestique de cette Adèle qui use l'électrolyse à lire des feuilletons dans sa chambre...

Mais quel est ce spectacle auquel trop de mères encore, si averties pourtant et prudentes chez elles, tout d'un coup, hésitent pas à mener ces mêmes et précieuses fillettes ? Brusquement, quel démenti à tout cet enseignement légitime et doréoté ? Sur les vicissitudes d'une morale si bien prêchée, sur les ironies, les fatales et heureuses défaîtes de cette maison, de cette fidélité, de toute cette vertu, quel voile soudain déchiré, et, dans ces petites âmes fragiles et cachottières, quel trouble secret, mais sûr ? Oui, l'écran a parlé.

Sa leçon à lui n'est pas immédiate. Mais elle demeure, s'embellit, s'aggrave, s'étend, agit. Et quelque fièvre confiante que naturellement une mère ait dans son sang, plus d'une ferait bien peut-être de songer qu'en dépit de tout, après, dans plus d'un insaisissable mystère de jour et de soir, l'imagination a déjà le cœur de cette fillette se « tourmenter » la grande scène du parc ou de l'alcôve, du pauvre mari ridicule et du baiser fou...

Pour leur propre dignité de femme comme pour celle de cette enfant, il serait désirable sans doute que beaucoup de mères fussent, d'abord, autrement attentives au choix et à la qualité du divertissement qu'elles accordent. Mais plus à souhaiter encore, osons le dire, serait un contrôle enfin d'en haut — s'il est permis de s'exprimer ainsi. N'en a-t-on pas assez, enfin, de laisser supposer que nous n'avons à offrir en exemple et tentation, à celles qui seront les épouses et les Françaises de demain, que les roueries et les aberrations passionnelles ? Qu'il n'est pas ici d'amour sans violence et de serment sans adultère ? En vérité, il le faudrait croire, à se rencontrer presque jamais, dans le monde clair-obscur de ces visions, que malices et dégradations de femmes.

Les dieux me préservent d'un excès de pudeur, qui laisserait sceptique, à juste titre, et je n'aurai pas l'ingratitude de m'écrier à mon tour : « Cachez, cachez ce sein que je ne saurais voir ! » Mais l'admirable et délicieuse surprise, si l'on consentait à nous montrer qu'il faut palper aussi auprès d'une fleur qui n'est pas forcément empoisonnée et pour autre chose qu'un fruit défendu ! Pour la publicité, les profits et même les honneurs de l'écran, est-il donc impossible de dire enfin la simple histoire d'une loyale et honnête femme ? de découvrir une héroïne sans tares ni taches ? Laisserait-on représenter toujours, avec trop de préférence, qu'on trouve ici de tout, excepté de la pudeur, de la fidélité, de l'idéal ? La réalité n'a-t-elle pas ici d'autres perspectives à offrir à des jeunes filles que la déchéance des jeunes femmes ? Allons donc ! l'âme à supposer que certains faits-diversiers du film n'entendent rien à ce qu'il serait pourtant plus intéressant d'entendre révélateurs de notre vie ne l'ont pas regardée.

Les Communiqués

FRONT FRANÇAIS

NOS TROUPES SE SONT EMPARÉES d'une partie du village de Vaux

15 heures

Au cours de la nuit, canonnade intermittente sur le front de la SOMME et dans la région de DOUAUMONT-VAUX.

Partout ailleurs, nuit calme.

23 heures

Au nord de la SOMME, les Allemands ont tenté ce matin de nous chasser des tranchées que nous avons conquises le 1^{er} novembre à la lisière ouest du bois de SAINT-PIERRE-VAAST. L'attaque, précédée d'un violent bombardement, a été brisée par nos tirs de barrage et nos feux de mitrailleuses. Des éléments ennemis, qui avaient réussi à pénétrer dans nos lignes, en ont été rejetés aussitôt ou faits prisonniers. Tout le terrain conquis par nous a été intégralement maintenu.

Sur la rive droite de la MEUSE, nos troupes ont accentué leur progression dans la région de VAUX. Nous tenons la partie ouest du village jusqu'à l'église. Au nord-est et à l'est du fort, nous nous sommes avancés à plusieurs centaines de mètres de l'ouvrage sur les pentes qui descendent vers la Woëvre. Nous avons fait de nouveaux prisonniers.

Canonnade intermittente sur le reste du front.

La guerre aérienne

Trois avions boches abattus

Officiel. — Dans la journée du 3 novembre, sur le front de la Somme, le lieutenant Heurteaux a abattu son onzième avion allemand vers Rocquigny, et le sergent Sauvage son onzième appareil qui est tombé près de Mesnil-en-Arrouaise.

Un troisième avion allemand a été descendu dans la région de Mesnil-Bruntel, par un de nos pilotes.

Les frères Baumann

M. Lucien Baumann vient de constituer à Paris la société des *Grands Moulins Réunis*. On sait que M. Lucien Baumann fut naguère administrateur des Moulins d'Ilkirk. Ses frères sont restés à la tête de cette importante entreprise allemande, et les journaux boches annoncent que les Moulins d'Ilkirk, qui « travaillent à plein rendement pour l'armée du kaiser », serviront à leurs actionnaires un dividende de 8 0/0. Une pareille information ne peut que rassurer les capitalistes français qui prêtent leur concours à M. Lucien Baumann. Il n'y a aucune raison pour que les *Grands Moulins Réunis* (de France) ne fassent pas d'aussi bonnes affaires que les Moulins d'Ilkirk. Il n'y a même aucune raison pour qu'en « grandissant » et en se « réunissant » ils ne finissent pas par fusionner en famille après la guerre.

Aussi bien, si la bourgeoisie risquait de ne pas les inspirer assez, qu'ils veulent bien jeter un coup d'œil sur le peuple.

Ah ! certes, consolons-nous de toutes les ignominies déroulées et luxueusement exploitées ainsi à la surface : car le fond est sain. Ce n'est pas en vain que par ailleurs on a fait appel à lui. Il a répondu. Et c'est lui qui vaincra. Mais en attendant l'heure certaine, pourquoi ne pas lui rendre déjà la justice due ? Pourquoi s'obstiner à le laisser ignorer, à tromper par l'apparence ceux qui nous jugent et ne désirent que nos abaissements ? Pourquoi de tout ce que ce peuple a révélé de devoir accompli, de généreuse et claire conscience, de cœur propre et fort, ne pas instituer, pour toutes ces petites Françaises précieuses, l'école de demain, celle qui, loin de s'efforcer de trahir la solidarité, le souci et le prestige d'une mère, sera comme leur prolongement, et le soutien d'une ère nouvelle, plus dure peut-être qu'on n'imagine, même dans la gloire ?

Avec l'incontestable mérite du vrai, l'enseignement de cette école-là serait l'honneur et la garantie de nos foyers, de nos tendresses, de notre histoire. Assez, assez de l'autre ! Ce peuple ne demande qu'à être respecté. Et je vous vois à la sortie cette fois, fillettes et garçons : mais vous n'aurez plus l'air de petits couples inquiétants qui se flairent et se cherchent ; vous ne serez plus ni si pâles ni si trépidants ; un bon, et beau, et pur soleil de France sera sur vous.

Alexandre Hepp

MÉDITATION EN ATTENDANT d'être admis à acheter une livre de sucre

Aujourd'hui, c'est moi qui suis venu pour acheter du sucre, ma femme étant malade. Résolument j'ai pris ma place à la queue de la queue, et, déjà, je ne suis plus le dernier. Derrière moi sont des femmes qui me pressent sans impatience contre les femmes qui sont devant.

Pour avoir une livre de sucre dans les grands magasins d'épicerie, il faut faire la queue en moyenne pendant deux heures. Devant les petites épiceries, il n'y a pas de queue, mais c'est parce qu'on n'y trouve pas de sucre.

La patience des braves dames est extraordinaire, et on peut y voir une preuve nouvelle de l'extrême discipline de la population parisienne. Quand il pleut, elles sont héroïques. Celles qui ont des parapluies les ouvrent, et celles qui n'en ont pas se recroquent dans le cou l'eau qui en dégouline. S'il ne pleut pas, elles devisent des choses de la guerre. Mais toujours elles attendent. Je sais qu'il arrive parfois — et même souvent — qu'elles s'en retournent les mains vides, osant bien demander, mais n'ayant rien reçu. Car la « répartition » du sucre est limitée, non seulement dans sa quantité par personne, mais aussi dans sa quantité totale ; et il y a des heures passées lesquelles la vente est suspendue.

Tout cela, nos ménagères l'acceptent stoïquement, pour la simple raison qu'on le leur impose, et il ne vient à aucune d'elles l'idée de se demander, comme je serais tenté de le faire, si c'est à bon droit et si c'est bien une nécessité ?

Pourquoi toutes les épiceries, petites ou grandes, n'ont-elles pas de sucre ? La répartition ne pourrait-elle donc pas se faire par quartiers, et entre tous les habitants ressortissant à chacun d'eux ?

Il est certain que, si on adoptait ce mode de répartition, le prix de la marchandise taxée restant partout le même, l'affluence serait moindre dans les grands magasins, et, peut-être, n'y aurait-il pas besoin d'y faire queue.

Et, ainsi, on n'évoquerait pas, même de loin, les souvenirs de Paris en 70.

On est amené à se demander s'il n'y a pas, dans l'organisation de ces processions, presque stagnantes et obligatoires, une certaine part, comme on dit, de chichi ? N'obéirait-on pas à l'idée de vouloir montrer au peuple qu'on s'occupe de lui et que le ravitaillement de Paris en matière sucrante est un de ces graves problèmes qui « éveillent la sollicitude du gouvernement » ?

Allons ! Voici qu'en philosophant j'ai avancé d'un bon mètre. Encore une heure et demie, et j'aurai (s'il en reste) ma livre de cristallisé d'Amérique. Pour le moment, je peste, je rogne, je ronchonne... Mais, ce soir, je sucrerai mon café. Et, comme mon café sera parfumé et que le communiqué sera bon, je me sentirai disposé à l'indulgence. Mais, la prochaine fois, j'aurai soin, tout de même, d'envoyer ma femme... — L'ŒUVRIER.

UNE CATASTROPHE MARITIME

COLLISION DE DEUX NAVIRES britanniques

Londres, 4 novembre. — Deux bateaux britanniques sont entrés en collision au large de la côte d'Irlande et ont coulé. Les victimes sont nombreuses. Jusqu'à présent, un seul survivant a été recueilli.

Voici les renseignements qui nous sont parvenus sur cette catastrophe : Hier soir, vers huit heures et demie, le steamer *Connemara*, appartenant à la compagnie « London and North Western Railway », qui se rendait de Greenore à Holyhead avec des passagers et une cargaison importante, heurta, au large de Carlingford-Lough, le steamer *Retriever*, de la « Clanrye Shipping Company » qui revenait de Garston à Newry (Irlande). Le choc fut si brusque que les deux bateaux sombrèrent presque immédiatement.

Le nombre des victimes de cette catastrophe ne peut être évalué encore. Ce que l'on sait, d'après le chef surveillant de la compagnie « London and North Western Railway » à Holyhead, c'est que le *Connemara* transportait 51 passagers et que son équipage se composait de 31 hommes. Le *Retriever* était un bateau charbonnier. Il avait un équipage de 13 hommes.

Suivant des télégrammes reçus de la partie méridionale de la côte irlandaise, un certain nombre de cadavres ont été rejetés sur le rivage pendant la nuit. Quatre ont été pris le matin dans un filet de pêche et ont été débarqués à Kilkeel.

Simple différence

7 juin 1916

Cinq jours et cinq nuits le terrible combat a fait rage sans interruption à l'intérieur du fort de Vaux, jusqu'au moment où les restes de l'intéprete garnison, privés de leurs derniers moyens de résistance, se sont rendus au vainqueur.

KURT VON REDERN,

Correspondant de guerre de la *Breisgauer Zeitung*.

2 novembre 1916.

Les Français ont dirigé en particulier un feu de destruction contre le fort de Vaux qui a été évacué pendant la nuit par nos troupes....

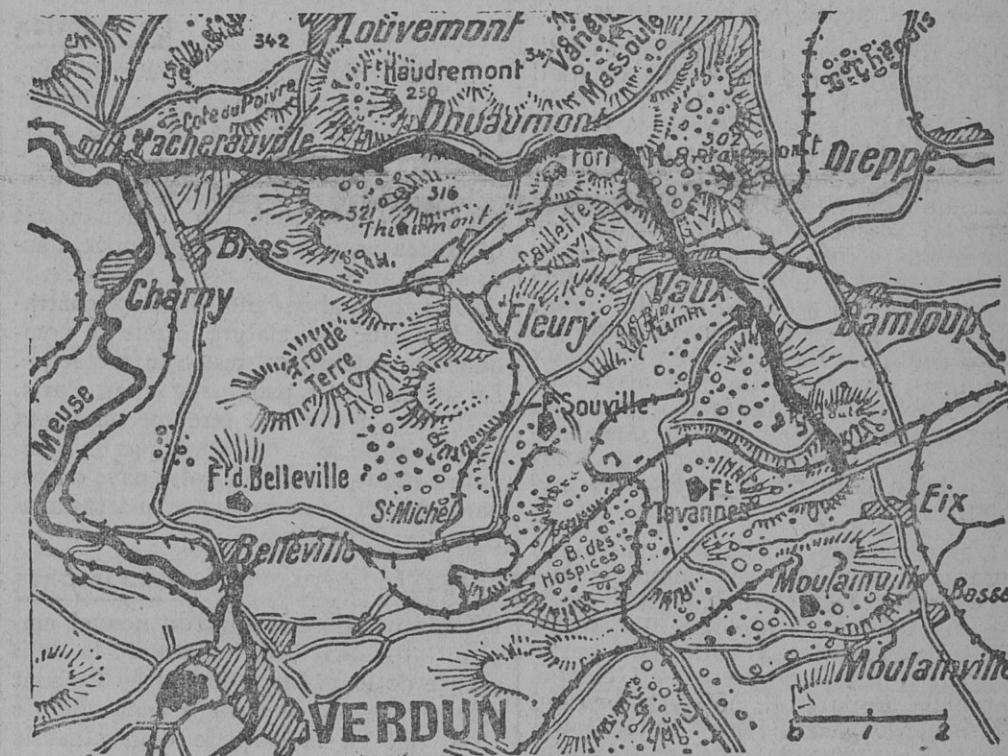
Radio allemand.

Si la froide raison doit reconnaître le mérite d'une décision prise en vue d'éviter des sacrifices d'hommes qui eussent été stériles, le cœur d'un soldat ne peut s'empêcher de comparer cette pitoyable évacuation dans les ténèbres à l'héroïque résistance du commandant Raynal et de ses soldats.

Les Allemands ne nous avaient d'ailleurs pas accoutumés à tant de prudence ; et combien de fois les vimes nous échouant dans des assauts aussi sanglants qu'inconsidérés !

En ce temps-là, sans doute, ils n'avaient pas besoin, comme aujourd'hui, de ménager autant les hommes.

Quel meilleur indice pourrions-nous donc trouver de leur usure ?



La carte ci-dessus indique le front occupé par nos troupes à la suite de leur progression au delà du fort de Vaux.

Le village du même nom est déjà à moitié enlevé par nos troupes, qui ont conquis la partie ouest jusqu'à l'église ; d'autres éléments occupent la croupe nord. Au nord-est et à l'est du fort, nous nous sommes avancés à plusieurs centaines de mètres de l'ouvrage, sur les pentes qui descendent vers la Woëvre.

A l'extrémité orientale du mouvement de terrain qui fait partie de cette dernière croupe se trouve la redoute d'Hardaumont. Cet ouvrage secondaire constitue

L'Allemagne, si fière de sa gloire militaire, pressée par la nécessité, vient de faire bon marché de sa renommée. Du même coup elle a épargné le sang des nôtres.

Double raison pour nous en féliciter. J'éprouve néanmoins une certaine déception. Imaginant bien que nous ne tarderions pas à reprendre le fort de Vaux, je pensais en trouver le commandant, tapi dans quelque souterrain, tel nous avions déjà découvert celui du Douaumont.

J'avais alors songé à la possibilité de ce geste : retirer le *Herr Oberst* ou le *Herr Major* des décombres et le renvoyer dans les lignes adverses.

« Voici, aurions-nous dit à nos ennemis, celui qui commandait votre possession éphémère. A sa place, rendez-vous le commandant Raynal. »

Je me plaisais à revoir celui-ci, après cinq mois de captivité, reprenant le poste de commandant d'où le 6 juin, à six heures et demie, il transmettait son dernier message :

Je n'ai plus d'eau. Je crois toucher au bout de mes forces. Les troupes — hommes et gradés — en toutes circonstances, ont fait leur devoir jusqu'au bout.

Mais j'y pense : à défaut du commandant allemand du fort de Vaux, ne pourrait-on l'échanger contre celui du Douaumont ?

une avancée des forts de Douaumont et de Vaux. Il fut pris en février dernier en même temps que le Douaumont. C'est le dernier point — sans grande valeur du reste — de tout le système défensif de Verdun qui reste aux mains de l'ennemi ; quand sa chute se produira, notre front constituera une ligne complètement droite.

Les Allemands prétendent avoir reporté, en face, leurs troupes sur des positions moins exposées aux vues de l'artillerie française. Nous verrons.

Général Verraux

COURRIER DE LONDRES

Le peigne du War Office

Les Anglais ont le don des expressions imagées. Nous disons, nous : faire la révision des exemptés. Ils appellent cela : *combing out*, passer le peigne, ou, si vous préférez, le démêloir. Il est plaisant d'apprendre que, depuis quelques jours, le peigne du War Office s'est mis sérieusement au travail.

Ce n'est pas que l'armée anglaise soit aujourd'hui à court d'hommes. Si vous alliez faire un tour à Salisbury Plain, le camp de Châlons du pays, vous seriez vite rassurés à cet égard, rien qu'à la vue des milliers et des milliers de beaux gars qui s'y préparent à venir nous donner un coup de main. Mais sir William Robertson est l'homme des chiffres précis. Il sait exactement combien il lui faudra de Tormies l'année prochaine et que ses réservoirs ne sont pas encore assez pleins. On s'est donc mis en devoir de les remplir : sir William, en matière militaire, est, en effet, le maître de l'heure.

La première mesure, appliquée le mois dernier, a consisté à appeler les hommes de 41 ans, mariés ou célibataires, que le service obligatoire épargnait jusqu'à présent. Mais ces braves gens, et avec eux le public, font valoir avec raison qu'on pourrait bien commencer par envoyer au front les milliers — certains disent : les millions — d'hommes plus jeunes et plus vigoureux qui se promènent encore en civil, la manche ornée d'un brassard, sous prétexte d'être employés par l'Etat ou par d'importantes industries. Ici intervient la manœuvre du peigne.

Le War Office a tout de suite donné l'exemple. Un beau matin de la semaine dernière, tous les hommes de 19 à 25 ans qui travaillent dans ses innombrables bureaux ont appris qu'on allait se passer de leurs services pour leur permettre de s'habiller en khaki. Le même coup de peigne est en voie d'exécution dans les autres services de l'Etat. On en

attend de fructueux résultats, car la plaie du fonctionnarisme est aussi anglaise que française. Il existe par exemple à Londres une institution récente nommée l'Employment Exchange, sorte de bureau de placement national, dont le premier étage s'est déjà effondré sous le poids de la paperasserie. Mais le plus grand coupable en matière de surproduction du personnel paraît être le ministère des munitions où fourmillent, dit-on, de robustes embusqués. Il ne serait pas surprenant que sir William tirât de tous les ministères et de leurs succursales l'équivalent d'un bon corps d'armée.

L'opération s'étend d'ailleurs dès maintenant à tout l'ensemble du pays. Partout, dans les campagnes, dans l'industrie privée et même dans les usines de munitions, les tribunaux locaux ont reçu l'ordre de réviser les listes d'exemptés et de pourvoir au remplacement des hommes jeunes par des réformés ou par des hommes de classes plus anciennes. Ces tribunaux, constitués dès l'origine pour l'application du service obligatoire ne sont pas composés de militaires, mais de magistrats et de notables. La nature humaine étant la même en Angleterre qu'en France, ces juges improvisés ne semblent pas avoir montré dans le passé toute la rigueur désirable. Ils passent notamment pour avoir travaillé dans les campagnes, si j'ose dire, à la papa. Mais leur bonne volonté ne saurait faire le moindre doute et l'on peut compter que, sous l'œil vigilant du War Office, ils sauront, eux aussi, passer le peigne.

Tout ceci étonne les Français. « Pourquoi diable, se demandent-ils, le gouvernement anglais ne s'est-il pas égaré mille difficultés de détail en allant tout de suite jusqu'au bout du service obligatoire ? »

Pourquoi ? Mais d'abord parce que l'Angleterre n'est pas la France, ce qui ne l'empêche pas d'être un grand pays. Chez nous, le service obligatoire repose sur un principe. Il répond là-bas à une nécessité pratique, celle de fournir à l'armée un certain chiffre de contingents. Comme les besoins de l'armée sont successifs, le service obligatoire est appliqué en Angleterre par étapes successives. Le procédé est plus lent, mais le résultat est le même. Si la guerre se prolonge et si les réservoirs s'épuisent, l'Angleterre étendra les limites du service obligatoire jusqu'à 45 ou 50 ans et même au delà. De cela il ne faut point douter. Car le bouledogue a désormais refermé ses mâchoires et rien, vous entendez, rien ne lui fera lâcher prise.

Ces différences de méthode s'expliquent encore par d'autres raisons qu'il ne faut pas oublier. L'Angleterre est appelée de plus en plus à devenir la grande usine de l'Alliance et, pour cette usine, il faut des hommes. Sa marine de guerre, cette bagatelle, absorbe à elle seule, dans les arsenaux, plus d'ouvriers que toutes nos usines à munitions réunies. L'entretien et la réfection de sa marine marchande, qui profite à tous les alliés, exige dans les chantiers navals une activité continue. Ce ne sont là que deux exemples. Pour qu'elle pût accomplir ce prodigieux tour de force : créer en deux ans une armée nationale sans compromettre son effort industriel de guerre, il lui a fallu prendre certaines précautions.

L'essentiel est qu'elle soit résolue à jeter au besoin tous ses hommes dans la fournaise. Lord French, dont les agences ont déformé le discours, l'a encore dit l'autre jour aux volontaires à barbe grise qu'il passait en revue : « L'époque approche, déclare-t-il, où c'est vous qui serez chargés de la défense du territoire, car tout ce que l'Angleterre compte d'hommes jeunes et valides prendra le chemin du front. » Et lord French sait fort bien de quoi il parle.

Philippe Millet

Hors-d'Œuvre

La fin d'une légende

Non, ce n'est pas seulement une légende. Ce fut une tradition, presque un dogme. Le soldat, pour avoir droit au titre de poilu, doit être sale ; la boue fait partie de l'uniforme la crasse est le témoignage d'un séjour au front ; les totes sont des figurants indispensables de l'épopée.

On a chanté la saleté glorieuse du poilu ; pis encore, on l'a trouvée toute naturelle. On ne s'est pas rendu compte qu'elle constituait une déchéance, un avilissement ; on n'a pas voulu voir que les soldats anglais, à côté de nous, mettaient autant de coquetterie logique à être propres que les nôtres mettent de coquetterie paradoxale à être sales (histoire de ne pas être confondus avec les embusqués).

Mais voici que, sous les auspices d'un ancien président de la République, une œuvre courageuse s'est fondée : l'Œuvre de l'Hygiène du Soldat.

Elle a pour but principal l'envoi d'appareils à douches chaudes sur le front. Il est spécifié que chaque appareil portera, gravé sur une plaque de cuivre, le nom du généreux donateur : adroite concession aux usages mondains... Tous les poilus voudront être douchés par celui qui porte le nom de Rudyard Kipling.

Cette œuvre ne saurait être trop encouragée.

On se rappelle la campagne longue et obstinée que mena Gustave Téry contre la crasse universitaire. Il obtint, chose inouïe, que les potaches fussent régulièrement lavés. Et il vint un jour où il put dire, parodiant le mot célèbre d'un grand-maitre de l'Université : « A cette heure-ci, tous les élèves des lycées de France prennent un bain de pieds. »

Grâce à l'œuvre des bains-douches, ses efforts ne seront pas perdus. Et les jeunes Français ne se déshabitueraient pas de ces habitudes de propreté qui sont un des premiers devoirs de l'homme envers lui-même.

Pour aider les soldats qui font la guerre aux Boches, les civils ne peuvent rien de mieux que de déclarer la guerre aux totes.

ZETTE.

Destruction

S. A. Sérénissime le prince de M..., souverain neutre, est venu lundi dernier chasser l'ours dans les Pyrénées ariégeoises.

Le prince est descendu à l'hôtel Ferrière, à Saint-Girons. Un commandant d'état-major, attaché à sa personne, l'accompagnait.

Une chute abondante de neige contraria la battue qui, malgré le zèle de nombreux rabatteurs, est restée infructueuse. Le soir même, le prince regagnait Paris.

Il faut néanmoins être reconnaissant au prince de M... de la marque de sympathie qu'il a donnée à notre pays en venant détruire les animaux malfaisants dans les Pyrénées.

Autographes

Certains souscripteurs du nouvel emprunt attendent avec impatience la délivrance de leurs titres définitifs. Ce sont ceux qui, ayant souscrit à l'emprunt de 1915, ont eu la surprise d'un aimable autographe.

A cette époque, le ministre des finances, pour compléter le personnel du pavillon de Flore, fit appel à la main-

d'œuvre féminine. Une des dames employées fit preuve de telles capacités et inspira une telle confiance que le caissier central du Trésor la chargea de signer les titres nominatifs de rente.

Elle signa en toutes lettres, non seulement de son nom, mais de son prénom, et en caractères de vedette.

C'est ainsi qu'un certain nombre de capitalistes ont aujourd'hui entre les mains des titres ornés du paraphe d'une ancienne artiste de l'Odéon.

Ils espèrent, cette fois, tomber sur un titre signé de Mlle Chenal ou de Mme Cécile Sorel. Ce sont là de belles illusions.

Singulier métier

Toujours dans l'Ouest-Eclair, cette curieuse annonce :

HOMME non mobilisable est demandé pour tourner les camemberts la nuit. Bonnes références. Ecrire : Martin frères, fromagerie, Vire (Calvados).

La légende veut que certains fromages très avancés marchent pendant le jour. Il paraît que le camembert tourne pendant la nuit.

C'est égal, quel beau titre pour un roman cinématographique : *Le tourneur de camemberts*.

Dernières créations

Dans la Revue de l'Horlogerie-Bijouterie, on trouve cette actualité sensationnelle :

LE CHATIMENT DES BARBARES

Nouvelles montres patri-automatiques. Cadrons couleurs riches avec sujets mobiles, fonctionnant tout seuls.

SIX MODELES DIFFERENTS

1. — Guignol : zouave tape avec son bâton sur la tête à Guillaume, les Alliés approuvent.
2. — Fantassin frappe avec sa mailloche sur Guillaume demandant « Barton, Kamarad », à genoux.
3. — Fantassin donne des coups de pied au c... de Guillaume et au Kronprinz « Hors de France ».
4. — Les Barbares estropiés jouent de la musique pour gagner quelques sous en Alsace.
5. — Infirmière donne à boire à un blessé.
6. — Grenadier embrassant Alsacienne ; les Alliés envient le chanceux.

Vous voyez que l'art et la littérature florissent dans l'horlogerie comme au music-hall.



— Serai-je suisse, américain, suédois ou espagnol ?

Ces dames sortiront "modestement"

Il paraît que l'entrée des femmes au ministère de la guerre a jeté le trouble dans les habitudes et dans les esprits. On ne s'expliquerait pas autrement cette singulière note de service qui vient d'être affichée dans les bureaux des Archives :

La sortie des secrétaires militaires se fait actuellement d'une façon confuse et bruyante ; elle amène le trouble dans la régularité des services et une gêne inconvenante dans la sortie des dames auxiliaires.

Dorénavant, les secrétaires militaires devront quitter leurs services très exactement à 11 h. 45, 17 h. 45 ou 18 h. 45, sans distinction entre ceux qui prennent un détachement et les porteurs de cartes individuelles. La sortie du local des Archives devra être opérée dans un délai maximum de cinq minutes. Il ne sera toléré aucun retard.

Le départ des dames auxiliaires s'effectuera seulement après la sortie des secrétaires militaires, et par suite à 11 h. 50, 17 h. 50 ou 18 h. 50 ; ce départ pourra dès lors avoir lieu avec la modestie nécessaire.

Signé : HENNET.

Et Nestlé ?

La C^e Liebig proteste. Quelqu'un a insinué quelque part qu'elle était boche ou « embochée ».

Elle s'empresse de déclarer et d'établir qu'elle est une « société anglaise », fondée à Londres en 1865.

Parfait ! Mais on a vainement attendu une déclaration analogue de la société suisse Nestlé, qui, jusqu'à ce jour, n'a protesté que de l'ardeur et de la pureté de ses sentiments germanophiles.

Nous avons reproduit déjà le fac-similé d'une de ces protestations d'Outre-Rhin. Ce qui n'a d'ailleurs pas empêché certains journaux français, qui affichent la prétention de donner à leurs confrères des leçons de patriotisme (le lecteur est prié de voir ici une allusion discrète au journal de M. Charles Humbert et au journal de M. Maurice Barrès), — ça ne les empêche pas, disons-nous, de recommander chaque semaine en bonne place les produits boches de la maison Nestlé.

On nous assure, il est vrai, que le représentant de la dite maison ne serait rien de moins que le gendre d'un des personnages les plus considérables du précédent régime (entendez le régime d'avant-guerre). Raison de plus pour tirer la chose au clair.

Nous objecterions que ce gendre appartenait présentement au service de santé, qui fait à la maison Nestlé d'importantes commandes ? Nous ne verrions là qu'une circonstance aggravante, si le représentant de la firme incriminée devait exciper de sa qualité médico-militaire pour garder le silence.

A NOTRE-DAME

Le cardinal-archevêque de Paris a fait célébrer hier matin à Notre-Dame, sous sa présidence, un service solennel pour les morts de nos armées et des armées alliées. Plus de 4.000 personnes, la plupart en grand deuil, assistaient à cette imposante cérémonie qui s'est terminée par une allocution du cardinal Amette.

Au Parlement

Les ouvriers spécialistes

M. Bokanowski, député de la Seine, a informé le président du conseil de son intention de l'interpeller « sur les mesures que compte prendre le gouvernement pour faire rentrer d'urgence dans les usines fabriquant le matériel et les munitions d'artillerie, les ouvriers spécialistes nécessaires à la production intensive et notamment ceux qui, encore retenus aux armées, n'y seraient cependant pas strictement indispensables ».

La fourragère

La fourragère vient d'être accordée au 92^e régiment de ligne qui, sous les ordres du lieutenant-colonel Macker, a enlevé, d'un élan magnifique, une importante position ennemie et s'y est maintenu.

Avant le discours du chancelier

L'embarras du chancelier se trahit par son attitude devant le Reichstag : il travaille son auditoire dans la pénombre complique des commissions, et se fait remplacer par le Dr Helfferich devant les députés réunis en séance publique. La situation de l'Allemagne est sérieuse ; il faut obtenir de tous, parlementaires et citoyens, de nouveaux et durs sacrifices. Les maîtres de la politique allemande sont donc décidés à une concentration énergique des pouvoirs souverains de l'Etat ; que les moyens en soient censurés, loi martiale, distribution réglée des vivres, tous les discours, toutes les démarches des autorités responsables n'ont en ce moment qu'un objet, établir leur dictature.

Comme cependant la docilité, même germanique, a des limites, le chancelier cherche des expédients pour apaiser les velléités d'opposition des parlementaires, et des exploits pour distraire le peuple. Il consulte les chefs de partis, il s'explique devant la commission des Affaires Extérieures ; il flatte tour à tour la droite et les partis avancés ; il calme les récalcitrants par des formules de concessions. A l'usage des électeurs, il fait célébrer le succès du cinquième emprunt de guerre, il excite les passions violentes par des provocations aux neutres et des torpillages de bateaux marchands. Mais, pour lui plus que pour son chef impérial, le Reichstag ni le peuple ne comptent ; la loi suprême est la volonté du prince. Plus les difficultés s'accroîtront, plus cette volonté sera intransigeante, absolue, jusqu'au point où son effort la brisera sur elle-même.

Pour le moment, on tente d'intimider les neutres et de lever dans la Pologne occupée des recrues pour soulager les effectifs allemands. Le redoublement de la guerre sous-marine a pour but d'encourager aux Etats-Unis les pacifistes exaspérés, d'inquiéter la Hollande et les Scandinaves. Quant à la Pologne, il n'est nullement question de constituer un royaume polonais, car on laissera la Galicie à l'Autriche, et la Prusse ne lâchera pas un canton de la Posnanie ; on fera seulement — si l'on en a le temps — une sous-Pologne autour de Varsovie, un gouvernement militaire allemand avec quelques décors municipaux ou provinciaux polonais.

Par ces procédés, dont ils savent bien qu'ils sont seulement provisoires, le Kaiser et ses hommes de confiance poursuivent péniblement la guerre, leur guerre. Le Reichstag grogne, mais se soumet ; le peuple crie, mais ne résiste pas. Le socialiste complaisant Scheidemann, dans le Vorwärts, écrit que « cela ne peut pas durer de la sorte », mais, dans le même article, il souhaite « qu'il vienne un homme fort ». Peut-être est-il plus aisé d'instituer la dictature que de découvrir un homme capable de l'exercer. Voilà la vraie disette dont souffre l'Allemagne d'aujourd'hui ; apparemment, le chancelier de Bethmann n'en dira rien.

Louis Bacqué

Explosion à Saint-Denis

Une explosion, bientôt suivie d'un incendie, s'est produite hier matin, au carrefour Pleyel, à Saint-Denis, dans l'usine Ruggieri. Il y a eu plusieurs victimes dont voici les noms : Mme Pilleux, demeurant 125, rue Saint-Denis, décédée à l'hôpital Bichat ; Mme Liorat Clémentine, âgée de 21 ans, demeurant 35, rue Pasteur, dont l'état est très grave. Deux autres personnes ont été blessées : l'une d'elles, Mlle Léonie Bischox, vingt-et-un ans, 37, rue des Gravilliers, à Saint-Ouen, a dû être transportée également à Bichat, bien que son état ne soit pas alarmant.

FEUILLETON DE L'ŒUVRE
Dimanche 5 novembre 1916

N° 2

SCIPION PEGOULADE



OU NOUS PRÉSENTONS D'UN SEUL COUP AU LECTEUR, CONTRAIREMENT AUX PLUS RESPECTABLES TRADITIONS DU ROMAN-FEUILLETON, LES PRINCIPAUX PERSONNAGES DE CETTE INVRAISEMABLE HISTOIRE.

(Suite)

— Ah ! le dimanche, c'est une rude journée pour moi, reprit Scipion. Le matin, je manœuvre mes sapeurs-pompiers et je dirige les exercices de ma Société de préparation militaire ; l'après-midi, j'organise les épreuves sportives du C. C. S., qui a groupé sous ma direction

la jeunesse cantepicoise. Le soir, je préside la Société des Vétérans de Terre et de Mer qui m'a fait l'honneur de...

— Tout l'honneur est pour nous, Scipion, dit M. Truphème...

Et aussitôt, il ajouta ces mots, qui ne semblaient avoir aucun rapport avec le sujet de la conversation :

— Ça doit être pour un déraillement.

M. Truphème est retraité du P.-L.-M. ; aussi sa parole en matière de déraillements fait-elle autorité à Chantepeie. Cette opinion autorisée mit fin à la comédie d'indifférence que jouaient ces messieurs de l'apéritif.

— Vous croyez, Truphème ? demanda M. Vidalinche.

— Pour qu'on dérange ainsi M. Cougourde et M. Cabane à l'heure de l'apéritif, il faut qu'il y ait une catastrophe, et une catastrophe d'importance. Quand j'étais surveillant à Montélimar, jamais j'n'aurais été chercher le chef au café pour un simple wagon de bestiaux qui serait tombé dans le Rouillon. Tenez, un jour, on m'a apporté les restes d'un individu qu'on avait trouvés sur la voie après le passage du rapide, contrairement aux règlements de police administrative des chemins de fer. Je les ai tout simplement fait mettre de côté, en pensant qu'ils se garderaient bien jusqu'au retour du chef. Mais, un quart d'heure après, on m'apporte une autre civière. Je me dis : « Deux corps, ça vaut la peine d'aller chercher le chef... » Mais pas du tout ; je m'étais ému à tort. C'était le même personnage qui avait été coupé par le passage du train et qui s'amenait en deux morceaux.

Cette agréable anecdote eut tout le succès qu'elle méritait.

— D'ailleurs, fit remarquer M. Vidalinche, le docteur Foutriquet est parti avec eux pour donner les premiers soins aux blessés.

— C'est épouvantable, murmura Mlle Angéline... Dans ces moments-là, on voudrait faire quelque chose.

Il y eut un silence angoissé. Tous les regards étaient fixés sur Scipion. Le héros d'Afrique comprit ce qu'on attendait de lui.

Il se leva, avala d'un trait le contenu de son verre, posa sur sa tête de mousquetaire son chapeau à larges bords, et dit tranquillement :

— J'y vais.

— Monsieur Scipion, ne faites pas d'imprudences, je vous en prie, murmura Mlle Angéline, au risque de laisser percer le secret amoureux de son cœur virginal.

— Ne craignez rien !... J'en ai vu d'autres, là-bas... Je ferai mon devoir, simplement... Et puis, j'ai de quoi me défendre.

Et d'un geste qui n'était pas sans élégance, Scipion frappa sur cette poche paradoxale que tous les tailleurs se croient obligés de mettre à tous les pantalons, avec l'idée naïve que le porteur du pantalon s'amusera à insérer son revolver dans un endroit où il est impossible de l'extraire en cas de besoin, à moins de se livrer à des contorsions acrobatiques et ridicules.

Scipion avait-il un revolver chargé dans sa poche à revolver ? On ne l'avait jamais vu. Mais il y faisait de fréquentes allusions, rassurant ainsi les Cantepicois contre l'éventualité d'un chien enragé ou d'un tigre altéré de sang qui, échappé d'une ménagerie, se-

rait venu rôder dans les rues de Chantepeie.

A parler franc, le geste de Scipion s'expliquait assez mal en l'occurrence ; un revolver ne peut être d'un grand secours dans un accident de chemin de fer.

Mais ce geste était si simple, si naturel que ces messieurs de l'apéritif ne pensèrent pas à en contester la propos.

Scipion s'éloigna d'un pas décidé.

— Remarquez ce que je vous dis, Vidalinche, dit alors M. Bouffre... Ce garçon-là, c'est quelqu'un.

Tous ces messieurs hochèrent la tête avec admiration, Angéline rougit, Placide Rascasse devint encore plus jaune qu'il n'était ; ça l'agaçait d'entendre dire du matin au soir que Scipion était quelqu'un.

— Quel grade avait-il au juste dans l'armée coloniale ? demanda M. Berlugue.

— Je ne sais pas au juste. Il est très discret. Scipion est un modeste, comme tous les hommes de valeur.

Un léger ricanement se fit entendre ; il parlait du coin où l'infortuné Placide se laissait ordinairement oublier.

M. Bouffre répéta avec force.

— C'est un modeste... Jamais nous n'avons pu obtenir que Scipion nous dise le numéro de son régiment et le grade qu'il y occupait... Quand il se laisse entraîner à conter ses campagnes, il dit simplement : « Quand j'étais là-bas, je me suis trouvé un jour, seul avec ma section, en présence de cinq mille noirs... Ou bien encore : « Ma compagnie a été une fois encerclée par les rebelles... » Il lui est même arrivé de dire : « En pleine brousse, à la tête d'un bataillon composé de vieux colons... »

Commandait-il une section, une compagnie, un bataillon, voilà ce qu'on ne sait pas. De même, toutes ses histoires se passent « là-bas », sans qu'on sache si c'est au Maroc, au Congo ou à Madagascar. C'est un modeste, je vous le répète. Il n'a jamais voulu nous dire dans quel journal son portrait a été publié...

— Il prenait des pilules Trink ? murmura une faible voix.

M. Bouffre regarda sévèrement dans la direction du jeune Placide Rascasse.

— Non, monsieur, il ne prenait pas de pilules Trink. Il n'a pas besoin de prendre des pilules Trink. Mais il y a des « genses » qui auraient grand besoin d'en prendre, des « genses » qu'un courant d'air fêche par terre, et que le mistral emporterait dans la Drôme un jour qu'il soufflerait trop fort... Non... Scipion a eu son portrait dans le journal au sujet de cette caravane de Touareg qu'il a capturée dans une oasis blindée.

— C'est à ce moment-là qu'il a été décoré de la Légion d'honneur ? fit M. Truphème.

— Je ne sais pas si c'est à ce moment-là. Mais un fait qui prouve encore la modestie de notre Scipion, c'est que jamais, jamais personne n'a vu le ruban rouge à sa boutonnière.

— M. Scipion a énormément de tact et de délicatesse, renchérit Mlle Angéline avec animation. Je l'ai entendu dire bien souvent : « Il serait déplacé de me parler de moi, qui suis seulement le complice de la maison Bouffre, de porter le ruban de la Légion d'honneur, quand M. Bouffre lui-même, l'éminent inventeur du frein lui-même, l'éminent inventeur du nougat comprimé, n'est pas encore officier de l'Instruction publique. »

(A suivre.)



"PAPUS"

(D^r GÉRARD ENCAUSSE)

Quelques lignes, dans un journal voué aux élégances mondaines, apprennent à ceux qui l'ont connu la mort du D^r Gérard Encausse, plus connu, dans le monde spécial de l'hermétisme, sous le nom de Papus. « Papus », chez les anciens mystagogues, c'est le démon — entendez ce mot dans le sens étymologique : l'esprit — de la science et de la guérison.

Papus, comme tant d'autres, est mort, non sur le champ de bataille, du moins victime de la grande tuerie, emporté par la guerre dont il soigna les blessés avec un fidèle et généreux dévouement.

Un gros homme, carré d'épaules et déjà bedonnant, vers la trentaine, les traits pouspous et rubiconds, le poil noir, avec une barbe en fer à cheval de maître-maçon, lequel faisait craquer au bouillonnement la redingote, alors professionnelle, toujours trop étroite pour ses membres épais et vigoureux, tel Papus, régulièrement, assistait au dîner que dans son rez-de-chaussée, avenue Trudaine, donnait, chaque jeudi, Stanislas de Guata.

C'était des réunions d'un charme très spécial, que la haute courtoisie et la bonté du maître, de « Stani », comme le nommaient ses familiers, faisait très douce à la plupart des commensaux qu'il groupait autour de lui : M. Victor-Emile Michelet ; quelque temps, Jules Bois qui, plus tard, suscita, paraît-il, à propos du « chanoine Doore » je ne sais quel schisme, dans n'importe quel Chapitre d'Initiés, au point qu'il se battit avec son ancien ami, en un duel dont l'issue l'honneur d'être le témoin ; Joséphin Péladan, frisé, calamistré, ceint d'un gilet couleur d'auroure, vêtu d'un pel-en-l'air bleu de ciel et parfumé des « huit parfums », correspondant au nombre des planètes, mais où dominait, toutefois l'eucalyptol ; Albert Journeux qui s'appelaient encore simplement « Journeux », de son nom méridional ; Oswald Wirth, un Suisse venu de Berne et que nous plaisantions un peu, en latinistes intraitables, à cause d'un solécisme : *chaos ab ordo* qu'il avait cru bon de donner pour pendant à la vieille maxime hermétique *ordo ab chaos* ; le frère Dubus, charmant, fantasque, tel un page de Shakespeare, avec sa face lunaire et malicieuse de Pierrot malade, saturé de tous les poisons, mordu par la tuberculose et qui devait, quelque temps plus tard tomber si lamentablement — *alas ! poor Yorick !* — foudroyé par une dose insolite de morphine, dans les latrines de la place Maubert ; quelques autres encore : le grand savant Auguste Barlet, hautement révérend dans les chapelles occultistes, le professeur Bernheim (de Nancy), prenaient place à la table de Guata. M. Paul Adam y faisait des apparitions peu nombreuses, occupé déjà qu'il était à édifier sa gloire ; plus rarement encore M. Maurice Barrès qui n'a jamais si tendrement chéri Guata que depuis sa mort ; la princesse de Laskoy, Mlle de Wolka, diaconesse de l'occultisme, fidèles paroissiennes de l'Eglise Martiniste dont le culte « avait lieu » rue de Trévise, dans l'arrière-boutique de l'éditeur Chamuel.

Dans ce groupe de mages, d'époptes, d'initiés, de surhommes (qui n'attendaient pas que le mot fût inventé pour tendre à la domination, à la dictature universelle) Papus tranchait par la simplicité de son allure, la clarté de son langage, aussi bien que par le nombre et la variété de ses lumières. Ce praticien au dos paysan, à l'allure campagnarde, aux formes provinciales et rustiques (son nom « Encausse » indiquait une origine d'outre-Loire, Cassou, « le chêne » donne, là-bas, des patronymes fréquents, tels que « Ducasse », « Delcassé », tandis qu'en terre d'oïl « Lequesne » ou « Duchêne » portent la même signification) était pourvu d'une culture immense. Les infatigables érudits, les souffleurs et les spagyriques, du Moyen Âge ou de la Renaissance avaient, en Papus, un égal, sinon un maître. Ce que renfermait d'arcanes « les sciences maudites », le fatras de Paracelse ou de Cornille Agrippa, était devenu familier à cet énergique travailleur. Les secrets de la cabale, du tarot, la vieille mystagogie et la thérapeutique sacrée avaient pris place, dans son entendement à côté d'une forte érudition littéraire et d'une culture professionnelle que nul de ses ennemis eux-mêmes n'eût osé révoquer en doute. Versé dans toutes les branches d'un savoir que dédaigne, à présent, la Science officielle, mais qui, demain peut-être, gouvernera le monde, Papus avait modernisé, dépouillé de tout son mystère et de tous ses oripeaux la Doctrine des antiques guérisseurs. Il avait transposé la magie au diapason de son époque, formulé, peut-on dire, un *novum organum* de l'occultisme. Le Miracle (ou du moins, ce que faute d'en connaître les lois nous appelons ainsi, car la science intégrale doit proscrire l'étonnement) le miracle existe en dehors des modes et des formes extérieures qu'il anime à travers les âges. Encausse ne ressemblait guère au divin jeune homme, Apollonius de Thyane, encore moins aux sorciers que se représentaient la candeur médiévale.

Ce n'était ni le Lucius de l'Ane d'or, ni le Sidrophel d'Hudibras. Il ne marmottait aucun philtre guérisseur dans le chaudron ensanglanté des sorcières ; il ne faisait cuire d'or potable ni d'éllixir de longue vie, encore moins de pierre philosophale dans le vieil « athanor » des « souffleurs » disparus. C'était un médecin, très moderne, suffisamment disert, au courant de toute chose d'aujourd'hui. Mais il croyait, en même temps, à la force omnipotente de la volonté, aux réactions de l'être humain sur les forces éparées, de l'esprit individuel sur l'univers. Il révélait à ses adeptes le dynamisme que chacun de nous porte en soi-même et qui peut, suivant les intentions de l'homme qui le met en mouvement, produire l'harmonie ou le désordre, la vertu ou le crime, la laideur ou la beauté.

La persuasion émanait de ses discours. Il n'est pas rare de trouver des orateurs plus éloquentes. Il n'en fut jamais de plus efficace. Malgré son apparence vulgaire et la pesanteur de son allure, en dépit d'une élocution médiocrement correcte et qui ne dédaignait point les lieux communs, les expressions toutes faites, il possédait son auditoire, le tenait asservi aux chaînes d'or, au fluide mystérieux de la parole humaine. Ce don merveilleux de persuasion faisait de lui un guérisseur incomparable. Combien de femmes douloureuses, combien d'enfants tourmentés par les affres de l'âge ingrat, combien de vaincus et de malheureux furent, par ses soins, confortés, rajeunis, rendus à la vie, à l'espérance, nul ne saurait le dire. Car ce mage, cet épopte, ce pasteur d'âmes

en peine, qui fut, avec tant d'injustice, qualifié de charlatan, était modeste, exempt de pédantisme ; noblement il se taisait sur le bien répandu autour de lui. Sa bonté n'avait rien de factice. Il pratiquait, dans la vie et loin des regards de sa clientèle mystique, les vertus fraternelles qu'il préconisait en public.

Son œuvre implique un travail gigantesque. Les seules recherches qu'il publia sur le tarot (à deux cents lieues de ma bibliothèque, je m'excuse de n'en pouvoir exactement citer le titre) forment un ouvrage imposant et qui suffirait à l'orgueil de plus d'un érudit. Avec les spéculations transcendantes, les *Essais* de Guaita, l'œuvre de Papus donne, en quelques volumes, une « somme » un *compendium* accessibles à tous des sciences occultes, jusqu'à présent réservées à une élite de chercheurs. Sa journée hâtivement finie, aura du moins laissé aux générations futures une moisson abondante, une gerbe d'investigations qui ne cessera point d'alimenter les curiosités de l'Avenir.

Voici près de vingt ans que Guaita, succombant à l'horrible hygiène qu'il s'était faite, a quitté la vie où tout lui souriait, naissance, fortune, esprit, ceux qui l'aimaient, admirateurs du poète ou disciples de l'héliophane. Gérard Encausse, le docte et bon Papus, le rejoint trop tôt, dans ce monde mystérieux dont l'un et l'autre ont cherché si vaillamment à élucider le mystère, à scruter les éternels arcanes.

L'esprit se plaît à les imaginer vêtus de robes blanches, conduits par quelque dieu, sous les myrtes élysées, parmi les prés d'anémones et d'asphodèles où, depuis tant d'âges révolus, d'heures et de saisons, la troupe sainte des Initiés, comme dans les chœurs d'Aristophane, profère des mots ineffables et des chants mélodieux.

Chaque jour emporte quelque'un de ceux que nous aimâmes. Comme si ce n'était pas assez de la guerre frappant au cœur tant d'êtres jeunes et choisis, la vieillesse et la mort atteignent les survivants. Papus a, du moins, connu l'orgueil de mourir pour la France. Il part. Nos yeux se posent douloureusement sur la place vide qu'il abandonne si tôt. Pour nous qui restons encore, chaque instant qui s'écoule ajoute un nom à la liste des chers disparus. La vague monte, déferle ; comme dans le vieux conte rhénan, elle découvre le visage d'un ami que le reflux emporte, en attendant le flot qui, sans tarder, peut-être, viendra nous saisir, tandis que, sur le passé qui fut notre vie, agitée ou paisible, s'étend, comme un drap funéraire, la tumultueuse indifférence de la mer.

Laurent Tailhade

VISITEZ les GRANDS MAGASINS DUFAYEL

PALAIS DE LA NOUVEAUTÉ

Confection, chapellerie, chaussures pour hommes, dames et enfants. Spécialité pour militaires. Tissus, lainage, toile, blanc, lingerie, etc... Mobiliers par milliers, sièges, tapis, tentures, ménage, chauffage, éclairage, etc...

Manteaux, Fourrures, Soierie

La question du sucre

Nous avons publié hier une note, émanant du ministre du commerce, qui disait que les arrivages de sucre avaient été assez importants ces temps derniers, pour permettre aux épiciers de Paris et de la banlieue de donner satisfaction au public. Que veut dire alors cette autre note publiée par plusieurs de nos confrères, qui dit que, pour conjurer la crise du sucre et éviter le rationnement, le gouvernement songe à autoriser l'usage de la saccharine dans certaines conditions ? Voyons, avez-vous du sucre ou n'en avez-vous pas ?

Quant à nous, nous savons une chose, c'est qu'il y a des épiciers qui en ont, mais

ne le vendent qu'à ceux qui leur achètent d'autres produits.

Pas plus tard qu'hier, un chasseur alpin se présentait chez l'un d'eux, rue Saint-Charles, qui lui répondait : « Oui, j'ai du sucre, mais je le garde pour mes clients. » Toujours la même histoire !

Citations

"Sur les routes de la Victoire"

C'est ce beau titre expressif que M. William Martin a donné au volume qu'il vient de former par la réunion de ses articles du *Journal de Genève*.

Sincère ami de la France, l'auteur croit fermement à son succès. Mais ce ne sont pas ses seules sympathies qui lui inspirent cette certitude ; ce sont ses constatations matérielles, et la connaissance très complète qu'il a de l'Allemagne.

L'extrait qui suit contient une heureuse description d'Argonne :

Vers le sud, nous dominons, d'une hauteur propice, toute la plaine de Woëvre, inondée, qui brille comme de l'argent. La terre est comme une éponge pleine d'eau ; de la nappe scintillante émergent çà et là quelques bois sombres ; tout au fond, presque perdu dans la brume, on aperçoit l'horizon, surmonté de panaches de fumée, qui traînent lourdement sur la terre sans parvenir à s'élever. Ce sont les aciéries du bassin de Briey, Thuguenieux et Plesnes, qui travaillent pour le compte des Allemands.

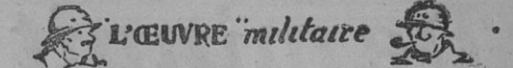
De ce belvédère, la vue n'a pas changé depuis le temps de paix ; rien, si ce n'est ces fumées qu'on sait hostiles, ne révèle les Allemands. Cependant, cette sensation de vie active et normale, lorsqu'on imagine la barrière formidable qui nous en sépare, trahit la guerre mieux que le bruit du canon. J'ai éprouvé une sensation analogue à lire les poteaux indicateurs des routes qui mènent vers Metz, Stenay, Varennes, Briey, etc. Quarante kilomètres ! Oui, sans doute, et cependant on ne peut y aller. Ce n'est pas difficile, c'est impossible. Voilà la guerre, la forme la plus palpable sous laquelle elle apparaît dans la campagne. Les soldats qu'on rencontre ont parfois l'air d'être en manœuvre. Mais les poteaux indicateurs qui mentent et raillent, se font les complices des Allemands.

Plus loin encore, sur les Hauts-de-Meuse. On aperçoit sur la gauche, le Fort des Paroisses, à moitié démolé et tout entouré de tranchées et de boyaux. Au pied, un village, et plus loin, vers la Meuse, Chauvencourt, faubourg de Saint-Mihiel, dont on aperçoit distinctement les ossements, où flotte du linge étendu. Avec une bonne jumelle on peut, à cette distance, vivre avec les Allemands, distinguer leurs occupations et leurs gestes.

Au-dessus de Saint-Mihiel, au sommet de la pente qui domine la rive droite de la Meuse, le Camp-des-Romains regarde le Fort des Paroisses. Les deux forteresses, jadis associées pour défendre le passage de la Meuse, devenues ennemies aujourd'hui et menaçantes l'une à l'autre, semblent se défier par-dessus la rivière inondée.

Entre elles, Saint-Mihiel, vieille cité provinciale, somnole sans s'apercevoir qu'elle est et sera l'enjeu d'une lutte féroce. On sait, par les photographies d'avions, que la ville a peu souffert. Les Allemands y sont installés, et ils s'y prêtent tout à leur aise, car les Français veulent, autant que possible, la ménager. Pendant ce temps, paradoxe cruel, les soldats qui défendent la ville croissent dans des tranchées pleines d'eau ; il y a parmi eux des hommes qui sont originaires de Saint-Mihiel et qui y ont encore leur famille. Ils savent les Allemands installés confortablement à leur foyer, pendant qu'ils montent la garde, le fusil à l'épaule, les pieds dans la boue.

Il semble, dans la brume du soir, qu'avec un bras plus long on arriverait à toucher de la main les toits de la petite ville. Pourtant le fossé étroit qui nous en sépare, ces pentes que les promeneurs du dimanche, jadis, redescendaient en un quart d'heure, en portant sur l'épaule leurs petits enfants fatigués, nous séparent de la ville plus qu'un océan. Et, pour fuir cette vision du paradis perdu, nous nous enfouissons sous les taillis sombres et humides.



L'alimentation des armées

L'alimentation des armées en campagne est une tâche aussi difficile qu'importante. Il faut rendre cette justice à l'Intendance qu'elle n'a, depuis le début de la guerre, négligé aucun effort pour la mener à bien. La qualité des denrées qu'elle fournit au soldat est bonne ; leur quantité est suffisante. Et la sollicitude, la vigilance du commandement s'est toujours attachée à ce que la préparation des aliments fût aussi parfaite que le permettent les circonstances souvent très difficiles. C'est là un hommage qu'il faut rendre. Rendons-le avec plaisir.

Mais, en dépit de tous ces efforts réunis, il est certains aliments que les soldats détestent cordialement ; et parmi eux, celui qui semble détenir le record, c'est le riz. Chaque fois qu'on prononce ce nom devenu horrible devant n'importe quel poilu, la réplique revient, toujours la même, tel un cliché : « Le jour du riz est un jour de « ceinture ». On ne le mange pas. On le jette. » En fait, la quantité de riz qu'on a jetée depuis le commencement de la guerre est fabuleuse. Pourquoi en est-il ainsi ?

Pourquoi, puisque le riz que les troupes ont en horreur peut constituer un mets délectable ? Puisque certains traites à la mode en ont fait un de leurs plats les plus recherchés... et les plus chers ? Le riz à la Condé, le riz à l'impératrice, le riz en gâteaux de toutes sortes figurent comme entremets favoris sur la carte des meilleurs restaurants. Ce n'est donc pas l'aliment en lui-même qui est condamnable. C'est sa préparation. On se contente généralement, aux armées, de le faire bouillir, et on le fait trop bouillir. Servi ainsi, c'est une pâte immangeable. Il y a cependant des moyens, compatibles avec ceux dont dispose le cuisinier, pour l'accommoder convenablement.

En râpant du chocolat et en en incorporant une petite quantité à ce riz dont la troupe ne veut pas, on peut faire un plat excellent, dont les mêmes hommes, si réfractaires au riz seul, se lèchent les moustaches. Résultat semblable avec un mélange de riz et de lait condensé, ou de riz et de confiture. On peut encore mélanger du riz au ragout, à la soupe aux choux. Bref, il y a bien des manières d'en faire un bon plat. Le tout c'est d'avoir précisément la manière. Pour l'avoir, il faut la connaître. Et nos braves cuisiniers, qui ne sont généralement pas des Vatel, et qui ne sortent de nulle école hôtelière, sont excusables de l'ignorer. Ne pourrait-on pas, pour la leur apprendre, créer et répandre de petites brochures appropriées ?

Oh ! pas de « Manuel de la parfaite cuisinière ». La plus parfaite des cuisinières serait confondue et impuissante si elle se trouvait, perdue dans des zones marquées, en tête à tête avec une « roulante ». Mais un « Précis de bon cuisinier en campagne », simplement : l'art et la manière d'employer, d'amalgamer, d'approprier les quelques aliments, ou ingrédients, ou condiments qu'on met à sa disposition. Ce petit manuel serait lu et utilisé avec profit. A-t-on déjà réalisé cette idée ? Je ne le crois pas. Est-il trop tard pour la mettre en pratique ? Comme nous ne touchons pas à la fin de la guerre, la réponse s'inscrit d'elle-même.

Mortimer-Mégret

BACCALAUREATS, BREVETS, Licences, Programmes des Ecoles, Fonctions Publiques, Prép. chez soi. Gratuit. Rue Chardin

VERSEILLE Correspondance de Paris.

FEUILLETON DE L'ŒUVRE
Dimanche 5 novembre 1916

N° 90

LE FEU

Journal d'une Escouade

par HENRI BARBUSSE

XXII

L'AUBE

(Suite)

Paradis pensait si bien à cela qu'il remâchait un souvenir, et grondait :

— Tu t'appelles, la bonne femme, y a la ville où on a été faire une virée, y a pas si longtemps d'ça, qui parlait des allagues, qui en bavait, et qui disait : « Ça doit être beau à voir !... »

Un chasseur, qui était allongé sur le ventre, aplati comme un manteau, leva la tête hors de l'ombre ignoble où elle plongeait, et s'écria :

— Beau ! C'est tout à fait comme si une vache disait : « Ça doit être beau à voir, à la Villette, ces multitudes de bœufs qu'on pousse en avant ! »

Il cracha de la boue, la bouche bave-bouillie, la face déterrée comme une bête.

— Qu'on dise : « Il le faut ! », bredouilla-t-il d'une étrange voix saccadée, déchirée, haillonneuse. Bien. Mais beau !

Il se débattait contre cette idée. Il ajouta tumultueusement :

— C'est avec des choses comme ça qu'on dit, qu'on s'fout d'nous jusqu'au sang !

Il recrachait, mais, épuisé par l'effort qu'il avait fait, il retomba dans son bain de vase et il remit la tête dans son crachat.

Paradis, hanté, promenait sa main sur la largeur du paysage indicible, l'œil fixe, et répétait sa phrase :

— C'est ça, la guerre... Et c'est ça partout. Qu'est-ce qu'on est, nous autres, et qu'est-ce que c'est, ici ? Rien du tout. Tout ça qu'tu vois, c'est un point. Dis-toi bien qu'il y a ce matin dans le monde trois mille kilomètres de malheurs pareils, ou à peu près, ou pires.

— Et pis, dit le camarade qui était à côté de nous, — et qu'on ne reconnaissait pas, même à la voix qui sortait de lui — demain ça recommencera. Ça avait bien recommencé avant-hier et les autres jours d'avant !

Le chasseur, avec effort, comme s'il déchirait le sol, arracha son corps de la terre où il avait moulé une dépression semblable à un cerceau suintant, et il s'assit dans ce trou. Il cligna des yeux, secoua sa figure frangée de vase, pour la nettoyer, et dit :

— On s'en tirera cette fois-ci encore. Et qui sait, p'têt qu'demain aussi on s'en tirera ! Qui sait ?

Paradis, le dos plié sous des tapis de ferreux et de glaise, cherchait à rendre l'impression que la guerre est inimaginable, et incommensurable dans le temps et l'espace.

— Quand on parle de toute la guerre, songeait-il tout haut, c'est comme si on ne disait rien. Ça étouffe les paroles. On est là, à regarder ça, comme des espèces d'aveugles...

Une voix de basse roula un peu plus loin :

— Non, on n'a pas à se figurer.

A cette parole un brusque éclat de rire se déchira.

— D'abord, comment, sans y avoir été, s'imaginerait-on ça ?

— Il faudrait être fou ! dit le chasseur.

Paradis se pencha sur une masse étendue, répandue à côté de lui.

— Tu dors ?

— Non, mais j'f'bouge pas, barbota aussitôt une voix étouffée et terrorisée qui sordait de la masse, couverte d'une housse limonneuse si épaisse et bossuée qu'elle semblait piétinée. J'vas t'dire : j'crois qu'j'ai l'ventre crevé. Mais j'en suis pas sûr, et j'ose pas l'savoir.

— On va voir...

— Non, pas encore, dit l'homme. J'voudrais rester encore un peu comme ça.

Les autres ébauchaient des mouvements en clapotant, se traînant sur les coudes, rejetant l'inférieure couverture pâleuse qui les écrasait. La paralysie du froid se dissipait petit à petit parmi cette grappe de suppliciés, bien que la clarté ne progressât plus sur la grande mare irrégulière où descendait la pluie. La désolation continuait, non le jour.

— T'aurais beau raconter, s'pas, on t'croira pas. Pas par méchanceté ou par amour de s'ficher d'toi, mais pa'ce qu'on n'pouira pas. Quand tu diras plus tard, si t'es encore vivant pour placer ton

mot : « On a fait des travaux d' nuit, on a été sonnés, pis on a manqué s'enliser », on répondra : « Ah ! » ; p'têt qu'on dira : « Vous n'avez pas dû rigoler lourd pendant le moment de l'affaire. » C'est tout. Personne ne saura. L'n'y aura qu'toi.

— Non, pas même nous, pas même nous ! s'écria quelqu'un.

— J'dis comme toi, moi : nous oublions, nous... Nous oublions déjà, mon pauvre !

— Nous en avons trop vu !

— Et chaque chose qu'on a vue était trop. On n'est pas fabriqué pour contenir tout ça. Ça f... l'camp d'tous les côtés ; on est trop p'tit.

— Un peu, qu'on oublie ! Non seulement la durée de la grande misère qui est, comme tu dis, incalculable, depuis l'temps qu'elle dure ; les marches qui labourent et labourent les terres, taillent les pieds, usent les os, sous le poids de la charge qui a l'air de grandir dans le ciel, l'éreintement jusqu'à ne plus savoir son nom, les piétinements et les immobilisations qui vous broient, les travaux qui dépassent les forces, les veilles, sans bornes, à guetter l'ennemi qui est partout dans la nuit, et à lutter contre le sommeil, et l'oreiller de fumier et de poux. Mais même les sautes coups où s'y mettent les marmottes et les mitrailleuses, les mines, les gaz asphyxiants, les contre-attaques. On est plein de l'émotion de la réalité au moment, et on a raison. Mais tout ça s'use dans vous et s'en va, on ne sait comment, on ne sait où, et l'n'est plus qu'les noms, qu'les mots de la chose, comme dans un communiqué.

— C'est vrai c'qu'il dit fit un homme sans remuer la tête dans sa cangue.

Quand j'sui été en permission, j'ai vu qu'j'avais oublié déjà bien des choses de ma vie d'avant. Y a des lettres de moi que j'ai relues comme si c'était un livre que j'avais. Et pourtant, malgré ça, j'ai oublié aussi ma souffrance de la guerre. On est des machines à oublier. Les hommes, c'est des choses qui pensent un peu, et qui, surtout, oublient — voilà ce qu'on est.

— Ni les autres, ni nous, alors ! Tant de malheur est perdu !

Cette perspective vint s'ajouter à la déchéance de ces créatures comme la nouvelle d'un désastre plus grand, les abaissant encore sur leur grève de déluges.

— Ah ! si on se rappelait ! s'écria l'un.

— Si on s'appelait, dit l'autre, y aurait plus d'guerre !

Un troisième ajouta magnifiquement : — Oui, si on s'appelait, la guerre serait moins inutile qu'elle ne l'est.

Mais tout d'un coup, un des survivants couchés se dressa à genoux, secoua ses bras boueux et d'où tombait la boue, et, noir comme une grande chauve-souris engluée, il cria soudainement : — Il ne faut plus qu'il y ait de guerre après celle-là !

Dans ce coin bourbeux où, faibles encore et impotents, nous étions assaillis par des souffles de vent qui nous empoignaient si brusquement et si fort que la surface du terrain semblait osciller comme une épage, le cri de l'homme qui avait l'air de vouloir s'envoler éveilla d'autres cris pareils :

— Il ne faut plus qu'il y ait de guerre après celle-là !

(A suivre.)

De minuit à 6 heures

LES ROUMAINS POURSUIVENT L'ENNEMI à l'ouest du Jiu et lui font des prisonniers

FRONT NORD ET NORD-OUEST. — Communiqué roumain. — A la frontière ouest de la Moldavie, la situation est sans changement.

A l'ouest, sur la rivière Buzeu, nous avons avancé et nous avons pris à l'ennemi du matériel de guerre.

A Tabla-Butzi, nous avons avancé vers le Nord.

Dans la vallée du Telajen, nous avons fait prisonniers trois officiers et cent quatre soldats et capturé deux mitrailleuses.

A Predelut, la situation est sans changement.

Dans la vallée de la Prahova, bombardement d'artillerie. Nous avons fait prisonniers un officier et vingt-sept soldats.

Dans la région de Dragoslavele, bombardement d'artillerie.

A l'ouest du Jiu, nous avons continué la poursuite, pris 4 canons et plus de 20 mitrailleuses, fait 435 prisonniers et capturé un matériel de guerre considérable et beaucoup de munitions.

A Orsova, bombardement d'artillerie.

Communiqué russe. — Les tentatives ennemies pour attaquer dans la vallée d'Olt ont été arrêtées par le feu de notre artillerie.

Dans la direction de Jiu, sous la pression des troupes roumaines, l'ennemi se retire vers le Nord. Sur ce point, les Roumains ont enlevé quatre canons, des quantités de munitions et ont fait des prisonniers.

FRONT SUD. — Communiqué roumain.

Bombardement tout le long du Danube.

FRONT DE DOBROUDJA. — Communiqué roumain. — Légères escarmouches.

Communiqué russe. — Activité des avant-postes.

ETHIOPIE

La fin d'une intrigue allemande

D'après des nouvelles arrivées à Rome, la défaite du ras Mikael par les troupes gouvernementales a été complète. Le jeune Ligy Jeassu, fils de Mikael, qui avait exercé quelques mois les pouvoirs de régent, après la mort de Mikael, a pu s'échapper parmi la déroute des siens, mais Mikael a été fait prisonnier. Avec lui tombent toutes les chances de l'intrigue allemande montée en Ethiopie contre les trois puissances signataires du traité de 1906, l'Angleterre, l'Italie et la France — que soutenait fidèlement la Russie. L'Entente n'a plus rien à craindre d'une diversion inspirée par les empires centraux dans cette partie de l'Afrique.

LES ITALIENS PRENNENT LES HAUTEURS de Folkomjak et recueillent un abondant matériel

Rome, 4 novembre (Commandement suprême). — Dans la vallée de Travignolo (Avisio), nos détachements ont conquis la position fortifiée dite « L'Observatoire », sur les pentes sud de la Cima-Bocche, à une centaine de mètres du sommet.

Le feu violent de l'artillerie ennemie n'a pas empêché nos troupes d'en renforcer solidement l'occupation.

Sur le front de la Carnie, activité plus grande de l'artillerie.

Dans la zone à l'est de Gorizia, l'adversaire, qui a mis en ligne de nouvelles batteries de tout calibre, a tenu hier nos positions sous un intense tir de barrage auquel notre artillerie a répondu avec une grande énergie et une grande efficacité.

Sur le Carso, la brillante offensive des troupes du 11^e corps d'armée a continué.

Sur le front de Frigido (Vippacco), les fantassins de la 49^e division ont pris d'assaut les fortes hauteurs de Volkomjak et manœuvrent vers le nord, vers les hauteurs de la cote 123, un peu à l'est de San-Grado, et les hauteurs de la cote 120.

Vers l'est, par un bond impétueux, sur une profondeur de plus d'un kilomètre, nous avons atteint la cote 291, poussant l'occupation de la route d'Oppacchiasella jusqu'à 200 mètres des premières maisons de Castagnavizza.

Le long du reste du front, jusqu'à la mer, après un bombardement d'une extrême violence par les canons de tout calibre, d'épaisses masses ennemies ont attaqué dans la direction des hauteurs de la cote 208.

Foudroyé et dispersé par nos feux concentrés et rapides, l'ennemi s'est retiré en une fuite désordonnée, laissant de nombreux cadavres sur le terrain. Nous avons pris 553 prisonniers, dont 11 officiers, une batterie de 4 obusiers de 105 avec environ 1000 obus pour chacun d'eux, des mitrailleuses, des armes, des munitions, un convoi de chariots avec leurs chevaux et un abondant matériel de toute sorte.

Communiqué officiel de l'armée d'Orient.

La lutte d'artillerie se poursuit en divers points, plus violente dans la région de la Cerna. Aucune action d'infanterie.

Une de nos escadilles a bombardé des campements ennemis au nord de Monastir et près de Priep.

Communiqué serbe. — Le 2 novembre, lutte d'artillerie et d'infanterie de part et d'autre. Nous avons fait prisonniers des Allemands et des Bulgares.

Contre-attaque allemande sur le front britannique

11 heures 55

Pluie abondante toute la nuit. Nous avons réussi un coup de main au nord-est d'Armentières.

Près de Cuinchy, un raid ennemi qui avait pénétré dans nos premières tranchées en a été tout de suite rejeté.

Les Allemands ont contre-attaqué hier à l'est de Gueudecourt.

Leurs pertes ont été très importantes : plus de cent cadavres gisaient devant nos lignes.

Nous avons fait trente prisonniers et pris quatre mitrailleuses.

20 heures 55

Au sud de l'Ancre, la situation demeure sans changement. L'artillerie ennemie a montré beaucoup d'activité vers Lesboufs, la ferme d'Estremont et Le Sars.

Nous avons bombardé, au cours de la journée, les lignes allemandes au nord du canal de La Bassée, vers le bois Grenier et Messines.

L'artillerie et les mortiers de tranchée ennemis ont montré de l'activité au nord et au sud d'Ypres.

Hier, l'aviation a jeté des bombes avec d'excellents résultats sur de nombreux campements. Un de nos pilotes a attaqué et abattu un aéroplane allemand. Attaqué à son tour, il est tombé dans les lignes ennemies.

L'Allemagne et la Norvège

Copenhague, 4 novembre. — Suivant des renseignements venus d'Allemagne, le gouvernement de Berlin se montrerait fort inquiet au sujet de la résistance de la Norvège et s'appliquerait à calmer l'irritation suscitée dans les trois nations scandinaves par les actes des sous-marins.

L'empereur lui-même aurait déclaré au ministre de Norvège à Berlin qu'il se montre étonné de l'accusation que l'Allemagne ait voulu porter atteinte à la dignité du pays ami et qu'elle n'avait eu pour but, en coulant des navires norvégiens convaincus de contrebande, que de défendre ses intérêts menacés.

LA GUERRE SOUS-MARINE

Un combat entre des navires de commerce et un sous-marin

Madrid, 4 novembre. — Du port de Castellon, on a pu assister à une bataille entre un transatlantique, deux vapeurs marchands et un sous-marin qui restait invisible. Quarante coups de canon ont été échangés à 14 milles de la côte en face du port. Les vapeurs ont réussi à mettre en fuite le sous-marin, dont on ignore la nationalité.

Navires coulés

Lisbonne, 4 novembre. — Le vapeur anglais Marquis-Bacquehem, de 4.396 tonnes, a été torpillé lundi sans avertissement.

Stavanger, 4 novembre. — Le vapeur Saturn, de 1.108 tonnes, appartenant au port de Bergen, a été coulé par un sous-marin allemand. L'équipage a été sauvé.

La résistance russe sur le Stockhod

Pétrograd, 4 novembre. (Communiqué du grand état-major). — Au nord de Chelwov, une force ennemie d'environ un bataillon, après un bombardement, a attaqué nos positions. L'attaque ennemie a échoué et l'ennemi a subi des pertes sérieuses. Nous avons fait quelques prisonniers.

Dans les forêts au sud des villages de Mitchichov, vers l'est du village Lipitza-Dolna, des combats obstinés ont eu lieu. L'ennemi, après une vigoureuse préparation d'artillerie, a pris l'offensive avec des forces importantes. Bien que repoussé sur quelques points par les contre-attaques de nos troupes, l'ennemi a occupé une partie de nos tranchées sur les collines à l'est du village Lipitza-Dolna. Le combat continue.

Sur le reste du front, fusillade et actions des éclaireurs.

Offensive turque repoussée

sur le front du Caucase

Pétrograd, 4 novembre (Communiqué du grand état-major). — Vers le sud d'Ognote, les Turcs ont pris l'offensive sur la ligne Sij-Koldar-Toulard-Melik, mais ils ont été rejetés par le feu de nos mitrailleuses. En même temps, un parti ennemi a pris l'offensive avec l'appui de l'artillerie.

Sur le front de Hozarchah-Tcheamouk-Chalira et Koudas, l'ennemi a été arrêté.

Le prince de Serbie

à l'armée française

A la nouvelle des succès de l'armée française devant Verdun, le prince Alexandre de Serbie a fait parvenir au président de la République le télégramme suivant :

Salonique, le 4 novembre.

Monsieur le président de la République, Paris.

A l'occasion des nouvelles victoires des vaillantes troupes françaises qui viennent d'enlever toute la ligne des forts devant Verdun, je suis heureux de vous adresser mes plus chaleureuses félicitations. J'ai gardé un vivant souvenir de ma visite aux braves défenseurs de Verdun et vous prie, monsieur le président, d'être auprès d'eux l'interprète de ma vive admiration qui est partagée par toute l'armée serbe.

ALEXANDRE.

Le président de la République a répondu :

Paris, le 4 novembre.

Son Altesse Royale le prince Alexandre de Serbie, Salonique.

L'armée française, qui se rappelle la visite que Votre Altesse Royale a bien voulu lui faire sur le champ de bataille où viennent d'être remportées les dernières victoires, sera profondément touchée des félicitations que vous lui adressez. Je prie Votre Altesse de recevoir, pour elle et la vaillante armée serbe, mes vœux les plus chaleureux.

RAYMOND POINCARÉ.

3 HEURES DU MATIN Après les communiqués

DERNIÈRES NOUVELLES DES FRONTS

Le succès italien continue. Nos alliés, en élargissant leurs gains, se sont portés à 200 mètres de Castagnavizza, qu'ils investissent.

Ils se sont emparés de hauteurs, ont pris du matériel et fait de nouveaux prisonniers. Ils sont à 18 kilomètres de Trieste. La route pour y parvenir est dure, mais les troupes du général Cadorna ont déjà fait des progrès.

En Transylvanie, la situation reste bonne pour les Roumains. Sur la rivière Buzeu, dans la vallée du Jiu, les Roumains contre-attaquent avec succès.

Le communiqué roumain signale quelques escarmouches en Dobroudja. Ce secteur est au calme, mais il est bien évident que l'activité y renaitra.

Les forces russes sont, en grande partie, à pied d'œuvre ; elles sont commandées par le général Sakarof, qui ne restera certainement pas dans l'immobilité.

Calme relatif sur le front de Macédoine ; combats en Russie dans le secteur du Stockhod.

Nous n'avons tenté hier, sur notre front, aucune action importante. Mais nous avons cependant progressé encore dans la Meuse. Nous sommes installés dans la plus grande partie du village de Vaux, et nous avons élargi nos positions devant le front.

Sur la Somme, une contre-attaque allemande a été facilement repoussée.

Le prince héritier du Japon

Le titre officiel de prince de la couronne a été solennellement conféré au prince Hirohito.

Tout le Japon, et principalement Tokio, était en fête. Les antiques cérémonies traditionnelles ont commencé à huit heures du matin au palais, où le prince se rendit en traversant les rangs pressés de la population.

L'aspect de la ville et sa décoration étaient les mêmes qu'à l'occasion du couronnement de l'empereur. Après les cérémonies et les rites d'usage, le prince reçut le corps diplomatique, au nom duquel l'ambassadeur de Grande-Bretagne lui présenta ses félicitations.

Le soir, la ville a été illuminée et sillonnée par de grands cortèges portant des lanternes japonaises.

Les ambassadeurs d'Italie, de France, de Russie et de Grande-Bretagne ont conféré au prince Hirohito, au nom de leurs gouvernements respectifs, les ordres les plus élevés.

Communiqué belge

Actions d'artillerie habituelles dans les secteurs de Ramscapelle, de Dixmude et de Steenstraet.

POUR OBTENIR
Le rendement maximum,
La plus grande vitesse,
La sécurité absolue de
leur fonctionnement.

des appareils de locomotion automobile de tous systèmes employés dans la zone des armées sont munis du

Carburateur ZENITH

Société du Carburateur ZENITH
Siège social et Usines : 51, Chemin Feuillat, LYON
Maison à Paris, 15, rue du Débarcadere

Usines et succursales : LYON, PARIS, LONDRES, BRUXELLES, LA HAYE, MILAN, TURIN, GENEVE, DETROIT, NEW-YORK.

Le siège social à Lyon, répond par courrier à toute demande de renseignements d'ordre technique ou commercial.

Envoi immédiat de toutes pièces.

Printemps

Lundi 6 Novembre

Mise en Vente Annuelle

**FOURRURES
BONNETERIE
SOIERIES
GANTS
DENTELLES**

Le gérant : VICTOR ATKINSON.

Société anonyme des Imprimeries WELHOFF et ROCHS
16-18, rue Notre-Dame-des-Victoires, Paris.

URODONAL

lave le rein

réalise une véritable saignée urique (acide urique, urates et oxalates)

L'OPINION MEDICALE :
« Partout où il peut exister, l'acide urique ne saurait tenir contre cet énergique dissolvant et mobilisateur qu'est l'Urodonal. Celui-ci le chasse de partout, des fibres musculaires, des parois digestives qu'il alourdit, comme des ténues vasculaires artérielles qu'il encombre ; du derme qu'il empoisonne, comme des alvéoles pulmonaires et des éléments nerveux qu'il imprègne... D'où l'on voit la multiplicité d'effets bienfaisants résultant du lavage de l'organisme qui, lui seul, résume et concrète tant d'indications thérapeutiques. Qu'on ait pu autrefois le discuter, c'est fâcheux ; il ne semble plus possible, à notre époque, d'en méconnaître et d'en contester la valeur. »
D^r BETToux,
de la Faculté de Médecine de Montpellier.

Etabli Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris et toutes pharmacies. Le flac. fco, 6 fr. 50.

JUBOL

seule médication rationnelle de l'intestin

Constipation
Entérite
Hémorroïdes
Dyspepsie
Migraine

Eponge et nettoie l'intestin
Évite l'Appétit et l'Entérite
Empêche l'Embonpoint
Régularise l'harmonie des forces

Empoisonné par les purgatifs et les laxatifs

L'OPINION MEDICALE :
« Moins que jamais il ne faudrait recourir, chez les constipés, aux purgatifs, pas même aux laxatifs ordinaires, encore moins aux lavements. La rééducation intestinale par le Jubol apparaît alors tellement supérieure aux anciennes méthodes d'exonération de l'intestin, qu'elle doit se substituer à toutes : donc il faut juboliser les récidivistes de la constipation. »
D^r PÉRICHON,
de la Faculté de Médecine de Lyon, ancien médecin des asiles.

Etab. Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. La botte, 5 fr. ; la cure intégrale (6 boîtes), 27 fr. Envoi sur le front. Pas d'envoi contre remboursement.

**RHUME de CERVEAU
RHINO-GOMENOL**

Dans toutes les bonnes pharmacies, 2 fr. 25, et 17, rue Ambroise-Thomas, Paris, contre 3 fr. 50.

Le Malt Kneipp remplace le café

Il ne contient pas de caféine et, par conséquent, il n'a aucun des effets désastreux du café sur le cœur et les nerfs.

D'autre part, alors que le café contient environ 15 0/0 de matières grasses, le malt n'en contient que 5 0/0, et ceci est très important puisque ces matières grasses ont une influence considérable sur les intestins (entérite) et sur l'acide urique (arthrite).

Bien exiger la marque « Le Malt Kneipp », produit exclusivement français, de Prosper Maurel, à Juvisy-sur-Orge (Seine-et-Oise).

Se méfier des contrefaçons.

Constructeurs, Automobilistes, Aviateurs ONT ADOPTÉ

LA BOUGIE OLÉO
La Magnéto OLÉO-ERICSSON

EXIGEZ PARTOUT LE

LION NOIR

CIRAGE - CRÈME

La Grande MARQUE FRANÇAISE

Fernand George 91 Grande Rue MONTROUGE

Les Spectacles

AUX FOLIES-BERGERE

AUJOURD'HUI

en Matinée et en Soirée

L'ARCHIDUC DES FOLIES-BERGERE

la délicieuse opérette de Louis Ganne

avec

POLIN, LUCETTE DE LANDY, A. SIMON-GIRARD, CORNILLE, LYSKA, MARCELLE VINOY, FORTUNE CADET, MERET, etc., et YVONNE REYNOLDS

LE PLUS GRAND SUCCES DE LA SAISON

Location : Gut. 02-59.

OLYMPIA

AUJOURD'HUI

En Matinée et en Soirée

LE PLUS BEAU SPECTACLE

DE MUSIC-HALL

Bergeret, Fabris, Turcy, Constantin, Addy-Hell, Vasco, La Magda, etc., LA TROUPE PEREZOFF

Il est prudent de retenir ses places en location. (Tél. : Central 44-68.)

AU CASINO DE PARIS

16, rue de Clichy (NORD-SUD : Trinité ou Liège.)

AUJOURD'HUI

EN MATINÉE ET SOIRÉE

POUR

1, 2 et 3 FRANCS

vous assisterez à un

MERVEILLEUX SPECTACLE

avec

DONNINI

LITTLE WALTER

DREAN

SUZANNE VALROGER

et

10 ATTRACTIONS SENSATIONNELLES

(Tél. : Central 86-35.)

L'inauguration du théâtre Edouard VII, avec la première représentation de *All right*, revue en deux actes de M. Rip, est fixée à demain lundi. Il n'y a pas de répétition générale.

THEATRES

Cet après-midi :

COMEDIE-FRANÇAISE. — 1 h. 30. — La Marche nuptiale.

OPERA-COMIQUE. — 1 h. 30. — Louise.

OPERA. — 2 h. — Marie Tudor.

TRIANON-LYRIQUE. — 2 h. 15. — Les P'tites Michu.

SORBOENNE. — 2 h. 30. — Cinquième Malinée nationale.

Sarah-Bernhardt. — Porte-St-Martin. Variétés, Gymnase, Antoine, Renaissance, Palais-Royal, Ambigu, Châtelet, Apollo, Réjane, Bouffes-Parisiens, Arles, Athénée, Capucines, Grand-Luignol, Cluny, Scala, Michel, Albert 1^{er}, Folies-Bergère, Olympia, Mayol, etc. même spectacle que le soir.

Ce soir :

OPERA. — 7 h. 30. — Roméo et Juliette.

COMEDIE-FRANÇAISE. — 8 h. — Les caprices de M. Fierbois ; Riquet à la Houppe.

OPERA-COMIQUE. — 7 h. 30. — Les Dragons de Villars.

OPERA. — 8 h. — Marie Tudor.

VARIETES. — 8 h. 15. — Kit (Max Dearly).

GYMNAS. — 8 h. 30. — La petite Duchesse.

PORT ST-MARTIN. — 8 h. 30. — Le Sphinx ; L'Infidèle.

AMBIGU. — 8 h. 30. — Le Maître de Forges.

ATHENEE. — 8 h. 40. — L'An de l'Amérique.

TH. ANTOINE. — 8 h. 30. — Une Amie d'Amérique.

CHATELET. — 8 h. Les Exploits d'une petite Française.

PALAI-ROYAL. — 8 h. 30. — Madame et son Fillet.

BOUFFES. — 8 h. 30. — Faisons un rêve.

LES CAPUCINES. — 8 h. 30. — Tambour battant !.

REJANE. — 8 h. 30. — Mister Nobody.

SCALA. — 8 h. 10. — La Dame de chez Maxim's.

APOLLO. — 8 h. — La Demoiselle du Printemps.

MICHEL. — 8 h. 30. Une femme, six hommes et un singe.

GRAND-GUIGNOL. — 8 h. 30. La Marque de la bête.

TRIANON-LYRIQUE. — 8 h. — Zampa.

TH. ALBERT 1^{er}. — 8 h. 30. L'Attentat de la Maison-Rouge.

TH. IMPERIAL. — 8 h. 30. — Voyage du Prince Mamout.

CLUNY. — 8 h. 15. — Un lycée de jeunes filles.

MUSIC-HALLS ET CONCERTS

FOLIES-BERGERE (Gut. 02-59) : à 20 h. 30. L'Archiduc des Folies-Bergère. Mat. jadis, samedis et dimanches.

(Centr. 44-68), à 14 h. 30 et à 20 h. 30.

OLYMPIA. Spect. de music-hall, 20 vedettes et attr. (Nord 07-60). La revue On les a tous eus.

CIGALE. Quinell et Moreau. La belle Louta de Bonca.

CASINO DE PARIS. (Centr. 86-35), à 14 h. 30 et à 20 h. 30. Donnini et 15 vedettes et attractions.

MAYOL. 8 h. 30. Mayol chante, chez lui.

GAITE-ROCHOUART. 8 h. 30. C'est rien bath ! revue.

ELDORADO. — 8 h. 30. — Drom.

ALHAMBRA. — 8 h. 20. — Attractions diverses.

CINEMAS

GAUMONT-PALACE. 8 h. 50. Les Mystères de l'Amour. Org. avec Fabienne Fabrèges.

LOC. : 4, rue Forest, de 11 à 17 h. (Tél. Marceau 16-57).

OMNIA PATHE. Zylte, d'après H. Malot. Le grand rime du petit Tonio. Buzadin, etc.

ELECTRIC-PALACE. 5, bd des Italiens. La dernière tition, drame à grand spectacle.

VAUDEVILLE. Cécus ; les classes du duc de la Somme.

AUBERT-PALACE. 24 Bd des Italiens. Remember ; La Danseuse masquée, etc.

TIVOLI-CINEMA. L'Instinct ; Au pays de l'Far-West. Charlot pâtissier. Tivoli-Journal.